

Guerre et littérature africaine de jeunesse

Viviana Quiñones

▶ **To cite this version:**

Viviana Quiñones. Guerre et littérature africaine de jeunesse. Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles), Oct 2012, France. halshs-00797895

HAL Id: halshs-00797895
https://shs.hal.science/halshs-00797895

Submitted on 7 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque international
Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles)
18-19 octobre 2012
***co-organisé par la B*ibliothèque nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand / Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique (CELIS)**
Avec la collaboration de l'Université Paris - Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)
PROGRAMME ANR *Enfance Violence Exil* (EVE)
Vidéo du colloque
http : www.enfance-violence-exil.net

Viviana Quiñones
Bibliothèque nationale de France, Centre national de la littérature pour la jeunesse – La Joie par les livres

Guerre et littérature africaine de jeunesse

Introduction

Je me propose de faire un repérage, de constituer un corpus « Guerre et littérature africaine de jeunesse » et de le décrire, en donnant une vue d'ensemble et en me focalisant sur quelques œuvres; d'essayer de comprendre de quelle façon la guerre y est présente: quelles guerres, comment elles sont mises en scène, par le biais de quels genres, par qui, pour quels publics, quelle est la place de l'enfant. Bref, ce que les écrivains et les illustrateurs africains en disent aux jeunes, comment et pourquoi. Le sujet est trop vaste pour une communication de vingt minutes, j'espère donc surtout ouvrir des pistes de recherche et donner l'envie à d'autres de les poursuivre.

J'étudierai les **l**ivres d'auteurs d'Afrique subsaharienne écrits en français, publiés en Afrique (parfois en France) ou traduits en français à partir d'autres langues d'Afrique. Je ne tiendrai pas compte des nombreux livres d'auteurs non africains.
Il s'agit d'environ 800 titres[1], parus entre 1975 et aujourd'hui. Ce fonds est conservé par la Bibliothèque nationale de France, Centre national de la littérature pour la jeunesse – La Joie par les livres[2].

[1] Le recensement est difficile car les ouvrages ne se trouvent souvent pas dans des Bibliothèques nationales et malgré nos efforts, des publications nous ont sûrement échappé. Par ailleurs les critères pour inclure ou non des éditions "pour tous" ou de bandes dessinées pour grands adolescents et adultes peuvent varier.

[2] Le catalogue est consultable en ligne http://lajoieparleslivres.bnf.fr > Catalogues. La majorité des titres ont été présentés dans la revue *Takam Tikou*. Les numéros 1 à 15 de *Takam Tikou* sont numérisés et accessibles gratuitement sur http://la joieparleslivres.bnf.fr < Bibliothèque numérique < Takam Tikou < recherche par titre. *Takam Tikou* est publié en ligne depuis mars 2010 : http://takamtikou.bnf.fr

Malgré ce que les médias nous en montrent, l'Afrique ne se réduit pas à des guerres, et sa littérature de jeunesse ne parle pas que de guerre. Les thèmes et les tons de celle-ci sont riches et variés ; la guerre et la gravité n'occupent pas une place prépondérante. Mais elles prennent une place importante.
La guerre est comme l'une des violences et des souffrances infligées aux jeunes que la littérature met en évidence : faim, vie dans la rue, travail dès la jeune enfance, pauvreté, mariages forcés, viol, maladie (sida, drépanocytose), grossesse précoce, émigration, accusations de sorcellerie, par exemple contre les albinos … Pius Ngandu Nkashama parle d' « écritures de violence » dans la littérature africaine, et Kodjo Attikpoé affirme « le roman africain [de jeunesse] dépeint souvent, avec un réalisme cru, des réalités violentes qui soumettent l'enfance à des souffrances inouïes. Les écrivains n'embellissent pas ; ils se posent en conscience critique de réalités sociales et culturelles qui génèrent des mécanismes de violence »[3]

1. La guerre dans l'écriture de la tradition orale

Une bonne partie de la littérature africaine de jeunesse reprend sous une forme écrite et illustrée la tradition orale. La guerre apparaît depuis le tout début de l'édition (1975) jusqu'à aujourd'hui.

1.1 L'épopée

Dès 1975 - très tôt après les Indépendances donc, ce qui est significatif - l'épopée est présente, dans des ouvrages pour la plupart très illustrés, voire des bandes dessinées. D'une part, elle met en scène des héros de la résistance lors des guerres de conquête coloniale de la fin du XIXe siècle et entrés dans la légende : Lat Dior, dernier souverain du royaume wolof du Cayor ; Babemba, roi du Sikasso, l'un des souverains du Soudan ; Samory Touré, né dans l'actuelle Guinée et Sarraouina au Niger[4]…

---

[3] In *L'Inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*. Paris : L'Harmattan, 2008.

[4] *Lat Dior : en couleurs. D'après «Le chemin de l'honneur» de Thierno Ba*. Ill. A.W.Diallo. Dakar,Abidjan: NEA,1975.

Assane Wade ; ill. Cheich N'Dime, *La chanson de Lot Dior.* Dakar : NEA : ACCT, 1983.

Cheikhou Oumar Diong ; ill. Alpha Diallo, *La fin héroïque de Babemba roi du Sikasso*. Dakar, Abidjan, Lomé : NEA, 1980.

Abdoulaye Sadji; ill. Granjabiel, *Ce que dit la musique africaine*. Paris, Dakar : Présence Africaine,1985 (Jeunesse).

Halima Hamdane ; ill. Isabelle Câlin, *Sarraounia, la reine magicienne du Niger*. Paris : Cauris Éditions, 2004(Lucy).

D'autre part, les grandes épopées du continent paraissent en édition jeunesse, en particulier celle de Chaka, chef zoulou en Afrique australe au XIXe siècle et l'épopée mandingue de Soundiata Keïta, fondateur de l'empire du Mali au XIIIe siècle[5].

Les épopées de la tradition orale représentent l'histoire, le héros, la construction de l'identité d'un peuple ou un pays : la guerre y est une guerre « juste ». Les enfants n'y sont pas représentés, sauf par l'enfance du héros lui-même. Dans le cas des deux grandes épopées de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique australe, le héros enfant souffre : Soundiata est laid, se développe tardivement, supporte des moqueries jusqu'à l'âge de sept ans ; Chaka est rejeté car c'est un enfant illégitime. Ceci pourrait être mis en rapport avec les récits parus à partir des années 1990 autour des enfants soldats : "*we believe that the myths of child hero and sufferings as reflected in the life of Shaka Zulu (South Africa) or Soundjata Keita (Mali) still haunt the new texts where they linger as real possibilities*"[6].

1.2 Mythes fondateurs, légendes

La littérature africaine est riche en recueils de textes et d'albums issus de l'oralité, avec divers types de récits dont des mythes fondateurs et des légendes. Ceux-ci mettent souvent en scène des guerres. Il est impossible de tous le citer, signalons par exemple l'album *Le Serpent magique*[7] qui reprend l'un des mythes fondateurs des Beti du Cameroun (leur traversée de la Sanaga pour fuir les Tikar et les Vouté, au XVIIe siècle)et montre des familles en exode - motif qui apparaît dans maints

---

[5] Ibrahima Baba Kaké; d'après Thomas Mofolo; ill. Alpha WalyDiallo, *Chaka le fils du ciel.* [Dakar] : NEA : [Yaoundé] : Clé, 1983.

Maximilien Quénum; ill. Sophie Mondésir, *Trois légendes africaines*. Paris, Dakar : Présence Africaine,1985.

Lilyan Kesteloot, ill. Joëlle Jolivet, *Soundiata, l'enfant-lion*. Paris : Casterman, 1999.

Dialiba Konaté, adapt. Martine Laffon, *L'Épopée de Soundiata Keïta. Paris,* Seuil jeunesse, 2002

Biyong Djehouty, *Soundjata : La Bataille de Kirina.* [Montreuil] : Menaibuc, 2004.

Modibo Sidibé, ill. Svétlana Amegankpoé, *L'Epopée de Soundjata. D'après la tradition orale malinké.* Bamako, Donniya, 2006. En bamanan : *Sunjata ka maana*, 2007.

Lilyan Kesteloot ; ill. Emilie Seron, *Chaka Zoulou : fils du ciel*. Bruxelles, Paris : Casterman :Radio-France internationale, 2010 (Epopée).

[6] Katunga Joseph Minga, *Child Soldiers as Reflected in the African Francophone War Literature of the 1990s and 2000s* . A Dissertation submitted to the Faculty of Humanities, Universityof the Witwatersrand in fulfillment of the requirements for the Degree of Doctor of Philosophy, Johannesburg , 2012

http://wiredspace.wits.ac.za/jspui/bitstream/10539/11468/2/Joseph%20Minga%20PhD%20thesis.pdf

[7] Olivier Timma, *Le Serpent magique*. Yaoundé: Tropiques, 2009.

ouvrages, y compris les fictions autour des guerres du XXe siècle.
Il est intéressant de s'arrêter sur la légende de Pokou, présente dans plusieurs ouvrages[8]. Reine des Baoulé au XVIIIe siècle, elle les mena en exode du Ghana en Côte-d'Ivoire actuels, traversant la Comoë - elle aurait sacrifié son fils pour calmer les eaux et sauver ainsi son peuple, selon la majorité des versions. La légende de Pokou est devenue en quelque sorte le mythe de la Côte-d'Ivoire dans lequel l'héroïne est considérée comme fondatrice. Notons que l'enfant est ici sacrifié ; il est la victime de la guerre.
Véronique Tadjo (Côte-d'Ivoire) propose une nouvelle lecture dans *Reine Pokou : Concerto pour un sacrifice*[9]. Dans son introduction, comme le dit Marie Laurentin, V. Tadjo « précise que cette héroïne emblématique conduisant son peuple vers la liberté, découverte enfant dans les contes, puis dans les livres d'histoire, lui était apparue, à l'éclairage des événements des dernières années dans son pays et de leur violence, comme une figure « assoiffée de pouvoir ». C'est ainsi que l'histoire de Pokou nous est alors racontée et racontée encore, dans une interrogation lancinante sur ce mystère du sacrifice au nom du pouvoir, comme si, dit-elle « la légende pouvait être contée à l'infini, revisitée maintes fois pour tenter de résoudre l'énigme de cette femme, de cette mère qui jeta son enfant dans le fleuve Comoé ». M. Laurentin se demande : « En quoi le regard que nous portons sur les personnages historiques et légendaires peut-il jouer un rôle dans notre compréhension du monde d'aujourd'hui ? De quelles manières les croyances profondément ancrées dans l'inconscient collectif sont-elles révélatrices de sens et peuvent-elles peser sur le cours des choses ? »[10]. Autrement dit, la question se pose de l'influence de la tradition sur le présent, sur les comportements. L'ouvrage a été repris dans la collection Littérafrique pour les lycéens africains. V. Tadjo a dit qu'elle ne l'aurait sûrement pas écrit si elle n'était pas

---

[8] Maximilien Quénum ; ill. Sophie Mondésir, *Trois légendes africaines*. Paris, Dakar: Présence Africaine, 1985 (Jeunesse).
Denys Ferrando-Durfort ; ill. Bernard Johner, Violaine Deloste, *Pokou la fondatrice*. Yaoundé, Paris : Edisavana, 1989 (Mémoire africaine).
Bernard Binlin-Dadié, *Légendes africaines*. Abidjan : NEI, 2003 (Lire Dadié).
Véronique Tadjo, *Reine Pokou. Concerto pour un sacrifice*. Arles : Actes Sud, 2006.

[9] Véronique Tadjo, *Reine Pokou. Concerto pour un sacrifice*. Arles : Actes Sud, 2005 (Afriques) et [Vanves] : Edicef, 2011(Littérafrique).

[10] Dans *Takam Tikou*. http://www.takamtikou.fr/bibliographies/notices/reine-pokou-concerto-pour-un-sacrifice
Sur ce livre, K. J. Minga (*op. cit.*) affirme : « *In its exploitation of the idea of sacrifice, Tadjo's Reine Pokou (2002) seems to condemn Pokou's repeated sacrifices (of her own two sons) as having nothing to do with salvation. One cannot quarrel with the scorn the writer casts on the tragic custom of infant sacrifice. Pokou's infanticide serves as a metaphor for African rulers who take pleasure in watching children dying in war while enjoying the longevity of their powers.*"

allée au Rwanda (elle s'y est rendue dans le cadre de l'opération "Rwanda : écrire par devoir de mémoire").

1.2.3 **Les contes**

Certains thèmes, certains motifs des contes se retrouvent aussi dans la littérature de création autour du thème de l'enfant dans la guerre. Ainsi, comme dans les contes d'ailleurs, l'enfant soumis à de terribles épreuves, l'enfant orphelin, l'enfant en voyage. Ou le thème de la dénonciation de la guerre qui vient rompre l'harmonie initiale de la création, amenant des calamités, qui se retrouve dans des ouvrages véhiculant un message pacifiste.

La question peut se poser du rapport entre littérature et comportements, voire au-delà, de la responsabilité qu'implique la publication pour les enfants. Elle est certainement posée par la publication de *Les Trois frères désobéissants / Abana basuzugura* à Kigali en 1994. Dans un pays sans édition jeunesse, l'idée de la Coopération française en suscitant et diffusant ce conte recueilli, écrit et illustré par des Rwandais était de présenter aux très jeunes enfants rwandais et burundais une édition bilingue, pour contribuer au passage d'une langue à l'autre. Mais le choix du conte a été particulièrement malheureux. Les trois frères Grosse-Tête, Gros-Ventre et Maigres-Jambes voient respectivement leur tête tomber, leur ventre éclater et leurs jambes se briser parce qu'ils désirent cueillir une papaye sans l'autorisation de leurs parents. La « morale » du conte est explicite: « Seuls mourront les enfants désobéissants ». La violence, même transcrite graphiquement, est au cœur de ce conte et la tragédie vécue au Rwanda dans les mois suivant l'édition lui apporte un éclairage insoutenable.

2. Guerre et œuvres de création

Pour l'étude des œuvres de création, à travers tous les genres, je suivrai le fil chronologique des conflits armés représentés.

2.1 Avant les Indépendances

Les conflits armés d'avant les Indépendances suscitent très peu de représentations dans la littérature de jeunesse. L'esclavage ne semble évoqué que par deux livres. Dans *Kaméléfata, l'ennemi de la traite*[11] de Gbanfou (pseudonyme d'Amadou Koné, Côte-d'Ivoire), le jeune Kaméléfata, après l'incendie de son village

[11] Gbanfou ; ill. Nguyen Ngoc My, *Kaméléfata, l'ennemi de la traite*. [Paris] : Hatier : [Abidjan] : CEDA, 1987 (Monde noir jeunesse).

dans le Golfe du Bénin par des négriers, consacre sa vie à la lutte pour la liberté, contre les trafiquants noirs et blancs. La bande dessinée documentaire *Mémoire de l'esclavage 1. Bulambemba* et *2. En naviguant vers les Indes*[12] de Serge Diantantu (R. D. du Congo) apporte vraiment une contribution exceptionnelle à l'histoire de l'esclavage en Afrique centrale.

Les Guerres Mondiales apparaissent en relation avec la participation des combattants africains, les « tirailleurs sénégalais » qui venaient en fait de bien d'autres contrées. Dans l'adaptation en bande dessinée du roman de Pierre Sammy Mackfoy *L'Odyssée de Mongou*[13], ce chef bandia qui voit les Européens arriver dans son village, aide au recrutement des Tirailleurs ; l'histoire personnelle et collective y est simplement « montrée », sans que des jugements de valeur interviennent. Enfin, l'album de Christian Epanya (Cameroun) *Le Petit photographe de Bamba*[14] sur un jeune personnage devenu photographe, dans un hommage tacite à la photographie malienne, offre en illustration dans une grande double page, la scène de la prise en photo d'un groupe d'anciens combattants, fiers de l'être. Des simples mentions peuvent apparaître, comme celle de la participation du Congo dans la 2e Guerre Mondiale[15] ou celle de Brazzaville comme capitale de la France libre[16].
Dans tous ces cas, il n'y a ni condamnation ni message pacifiste, mais plutôt l'appréciation d'un comportement patriotique.

Les luttes pour l'indépendance sont presque absentes. La bande dessinée *Simon Kimbangu*[17] de S. Diantantu met en scène la déportation massive des « relégués » kimbanguistes au Congo Belge, lors d'une répression coloniale qui exila dans des camps en forêt, des milliers de familles dans des conditions inhumaines. Une autre bande dessinée, *Gd-père raconte nous le Congo* commence le récit au moment de la lutte pour l'indépendance (car, contrairement à ce qui est souvent dit, « l'indépendance n'était pas un cadeau »), avec la figure d'André Matsoua mais aussi d'autres intellectuels africains engagés. Enfin, le roman *Kariuki : Aventures avec le petit homme blanc*[18]de Meja Mwangi

---

[12] Serge Diantantu, *Mémoire de l'esclavage : Bulambemba.* Le Lamentin : Caraïbéditions, 2010, et *Mémoire de l'esclavage : En naviguant vers les Indes, vol.2.* Le Lamentin : Caraïbéditions, 2011.

[13] Didier Kassaï, avec la coll. de Vincent Carrière, *L'Odyssée de Mongou. Adaptation du roman de Pierre Sammy Mackfoy*. Bangui : Les Rapides, 2008.

[14] Christian Épanya, *Le Petit photographe de Bamba*. Paris : Sorbier, 2007

[15] Serge Diantantu, *Simon Kimbangu. Tome 3, Lipanda dia Zole, la liberté à jamais*. [Amfreville-la-Mivoie] : Mandala, 2010.

[16] Dans Patrick-Serge Boutsindi, *L'Enfant soldat*, Paris, L'Harmattan, 2001 (Jeunesse).

[17] *Op. cit*. note 15.

[18] Meja Mwangi ; trad. de l'anglais *(Adventures with Little White Man)* Olivier Barlet ; ill. Lucienne Serain, *Kariuki : aventures avec le petit homme blanc.* Paris :

(Kenya) évoque la révolte des Mau-Mau et la répression par le colon, présentant les personnages enfants dans un contexte de conflit armé. Cette édition française comporte un postface avec une explication de l'auteur sur cette révolte qui a conduit à l'indépendance. On ne retrouvera pas de paratexte explicatif dans les romans publiés plus tard en Afrique.

2.2 Des Indépendances à aujourd'hui : du conflit armé au génocide

Depuis les Indépendances, les pays africains ont souffert de nombreux conflits armés allant jusqu'au génocide.

Dans un rappel historique très sommaire :

- Au Mali, des conflits avec les Touaregs dans les années 60, puis en 1990 (également au Niger); grave conflit actuel dans le Nord.
- Au Sénégal et en Guinée Bissau, le conflit en Casamance (1982-2005 ; prolongements jusqu'à aujourd'hui)
- Guerres au Libéria (1989-97) et en Sierra Léone (1991-2002)
- En Côte-d'Ivoire, conflits de 2002-2007 et 2010-2011
- En RDC, conflits de 1960-65, 1996-97 (1ère guerre du Congo), 1998-2002 (2e guerre du Congo impliquant neuf pays, « 1ère guerre continentale ») ; conflits actuels de l'Est Congo.
- Au Congo Brazzaville, conflits et guerre de 1993-2002 (surtout la guerre de 97-99)
- Au Burundi, des massacres (1972), guerre de 1993-2002
- Au Rwanda, le génocide en 1994
- Au Tchad, des troubles et des rébellions depuis l'indépendance jusqu'en 1990 ; guerre civile de 1979-1980, contre la Lybie dans les années 80
- En RCA, conflits de 2004-2007
- Egalement dans des pays non francophones(en Éthiopie 1974-1991, au Soudan, en Somalie, en Angola, au Mozambique…)
- Sans oublier bien d'autres conflits ethniques, émeutes, répressions armées dans divers pays.

Jusqu'en 1991, guerres et conflits armés semblent absents dans la littérature de création. Mais depuis, ils y sont régulièrement représentés. Il ne pouvait pas en être autrement vu les réalités de la vie africaine, que la littérature ne peut ignorer. La question de la guerre apparaît surtout dans les romans, les récits et les nouvelles, mais aussi dans les albums et d'autres textes très illustrés, dans les bandes dessinées, les poèmes, le théâtre. Dans une trentaine de livres, principalement, moins fortement dans d'autres.

L'Harmattan, 1992 (Jeunesse).

2.2.1.1 La guerre au centre de l'oeuvre : une littérature pour adolescents

Pius Ngandu Nkashama

En 1991 paraissent le court roman *Un matin pour Loubène*[19] de Pius Ngandu Nkashama (RDC) et sa nouvelle « Les Enfants du lac Tana »[20], d'une gravité inhabituelle auparavant. Le premier introduit déjà, pour la première fois, la question de la violence d'état. « Les Enfants du lac Tana », située en Ethiopie, inaugure la thématique de l'enfant africain dans la guerre et celle de l'enfant arraché à sa vie et enrôlé comme soldat – elle paraît avant *Sozaboy* de Ken Saro Wiwa[21] (1994) – qui sera au centre de bien d'autres œuvres pour adultes et pour jeunes.

La guerre est une question essentielle chez Pius Ngandu, grand écrivain de fiction et critique sur lequel je m'attarderai un peu plus longuement – mais pas autant qu'il le mérite. Ses récits parus dans l'édition jeunesse (plutôt pour des lecteurs à partir de 15 ans) en sont empreints : ceux cités ci-dessus ainsi que « Le Fils du mercenaire », « Yolène au large des collines » (1995) et *Mayiléna* (2000)[22].

Un matin pour Loubène met en scène, par le récit de l''opposition entre deux adolescents, l'engagement et la résistance, le courage et la solidarité face à la peur, l'autoritarisme, l'oppression. Dans « Les Enfants du lac Tana », à nouveau deux jeunes, amis cette fois, dans un monde qui s'effondre, sont enrôlés de force dans une milice des "défenseurs de l'empire national", jetés au milieu du feu des armes, puis échouent dans un convoi de réfugiés qui se dirige vers un camp. Si le lecteur est confronté au registre de la violence, de l'horreur et la mort, l'enrôlement ne dure que quelques heures, on trouve aussi le thème de l'amitié et de la solidarité, et la fin est heureuse.

Dans « Le Fils du mercenaire », Yannick, jeune belgo-congolais, quitte Bruxelles à la recherche de son père, mercenaire belge ; au Kasaï (que seule la mention du Lac Munkamba permet de situer),

---

[19] Pius Ngandu Nkashama; ill. Jean-François Vachon, *Un matin pour Loubène*. Ville LaSalle : Hurtubise HMH, 1991 (Plus).

[20] Pius Ngandu Nkashama, « Les Enfants du lac Tana » *in Enfance, enfance...* Ville LaSalle : Hurtubise HMH, 1991(Plus).

[21] Édition en français : Trad. l'anglais (Nigeria) Samuel Millogo, Amadou Bissiri. *Sozaboy : (Petit minitaire)*. Arles, Actes Sud, 2003 (Babel).

[22] Pius Ngandu Nkashama ; ill. Hanno, *Le Fils du mercenaire : suivi de Yolène au large des collines*. Dakar : NEA : Vanves : Edicef, 1995 (Jeunesse). Réécrit dans une édition pour adultes : *Mariana (roman) suivi de Yolena et de La Chanson de Mariana (récits).* Paris : L'Harmattan, 2006 (Ecrire l'Afrique). *Mayiléna*. Chatenay-Malabry : Acoria, 2000.

la « ville de la mort » (probablement Mbuji Maji, ville natale de l'auteur) l'accueille, avec les émeutes des militaires (arrivées en 1991) mais aussi avec les braves gens qu'elle abrite. Au village de sa mère, des révélations heureuses attendent Yannick ; ses racines sont retrouvées et l'avenir est plein d'espoir, soutenu par la force de la foi – chrétienne, mais aussi celle d'un masque fétiche.
« Yolène au large des collines » est le premier récit publié autour du génocide du Rwanda ; il est dédié à Joseph Nsengimana, rescapé, devenu Ministre de l'Education et à Théogene Karabayinga dont toute la famille fut tuée, l'un des initiateurs du projet "Rwanda : écrire par devoir de mémoire". Mais aucun paratexte n'apparaît dans l'édition d'Edicef qui livre un texte nu, accompagné seulement des belles illustrations au crayon (certaines mal placées) de Hanno Baumfelder. Si "Le Fils du mercénaire" était placé sous le signe de Noël, "Yolène" l'est sous le signe de la Passion du Christ. Le récit se déroule au début des massacres: une adolescente dont le père a été tué par un coup de machette fuit avec sa mère loin de son village et des atrocités qui ravagent le pays. La phrase de K. J. Minga (*op. cit.*)s'applique ici, "*The child depicted here to some extent represents the writers themselves who underwent physical and moral torture at the hands of black rulers, a technique Nkashama Ngandu refers to as 'vies parallèles'*": P. Ngandu a été temoin dans sa jeunesse de l'assassinat d'un enseignant qui s'est sacrifié pour sauver les élèves, dont lui-même, ce qui apparaît transposé dans cette nouvelle.
Enfin, *Mayiléna* est le récit, par elle-même mais d'une voix d'adulte, de son histoire quand elle avait dix ans: son père a été enlevé par les milices, sa mère est partie, la laissant avec une femme cruelle. Cela se passe sur une île du Lac Kivu, dans une région déchirée - "mon pays ne m'avait jamais autant semblé être une fissure dans la terre, une déchirure dans le continent...". Sont bien présentes l'histoire passée transmise par la légende et l'histoire actuelle avec un dictateur sanguinaire et tortionnaire. L'histoire de la petite fille est faite de résistance et de souffrance mais aussi d'amitié et d'espoir malgré tout. Et le miracle se produit, la réunion avec les parents, la mort du "maréchal empoisonneur", le pays apaisé.

Ces textes sont portés par une belle langue, chargée de poésie et de spiritualité, dans une écriture très personnelle, "écorchée vive", empreinte de lyrisme, d'images, de pathétisme – mais la compréhension du déroulement de l'action n'est pas toujours aisée. Des textes très forts, empreints de violence, peut-être trop durs pour un jeune public (et difficiles à lire avant quinze ans) ; des interpellations très fortes, des dénonciations et en

même temps l'espoir, le combat pour la paix, la profession de foi de l'auteur pour qui "l'univers de ce millénaire sera construit par ceux qui pensent
et par ceux qui aiment ». Ils sont en totale cohérence avec ses œuvres pour adultes, tant de fiction que de critique – on lui doit de très belles pages sur l'écriture de la guerre.

Charly et les autres

Avec *Un enfant dans la guerre* (1998)de Florent Couao-Zotti (Bénin), réécrit dans *Charly en guerre* (2001)[23] paraît pour la jeunesse le premier d'une série de récits autour de l'enfant soldat, personnage central également de nombre de romans pour adultes. *Charly en guerre* met en scène un garçon de neuf ans dont le père est arrêté sur dénonciation, qui fuit dans un camp de réfugiés; sa mère est enlevée et Charly est enrôlé de force dans une armée "de libération", dans une guerre qu'il ne comprend pas. Dans une intrigue bien construite et entraînante, des faits terribles sont dits avec simplicité et sans volonté de démontrer, dans un style précis mais nuancé, avec des touches qui apportent de l'humanité et de l'optimisme. Ce roman, qui fait partie de la "Bibliothèque idéale" des meilleurs libres disponibles en France établie par le CNLJ-La Joie par les livres, est analysé en détail par K. J. Minga (*op. cit.*).

S'ensuit *L'Enfant de la guerre* de Sammy Mbenga Mpiala (RDC)[24]. Un petit garçon assiste dans au massacre de sa famille pendant la guerre du Libéria, par de très jeunes soldats. Vingt ans plus tard, devenu un homme important en Côte-d'Ivoire, il épouse sans le savoir la fille d'un des soldats. La question du pardon est posée: faut-il pardonner aux criminels de guerre? Suivre la loi du talion? Dans ce roman plutôt densée et bien mene, dont les premières pages racontent des choses atroces, apparaît aussi la question des étrangers en Côte-d'Ivoire et par ailleurs, les organisations aidant les réfugiés.

L'Enfant soldat de Patrice-Serge Boutsindi (Congo)[25] semble le seul récit présentant le personnage central comme enrôlé volontaire et comme bourreau - ce qui est plus fréquent dans la littérature pour adultes. Le jeune Makoutou perd son père et s'engage dans les milices présidentielles, sans rien comprendre à cette guerre civile ; il tue, pille, viole mais est blessé et quitte le combat. Au cours des péripéties suivantes il tombe

[23] Florent Couao-Zotti ; ill. Taofik M. Atoro, *Un enfant dans la guerre*. [Lomé] : Agence de la Francophonie BRAO, 1998. *Charly en guerre*. Paris : Dapper, 2001.

[24] Sammy Mbenga Mpiala ; ill. Jean de Dieu Niazebo. *L'Enfant de la guerre*. Abidjan : CEDA : Montréal : Hurtubise HMH, 1999 (Lire au présent).

[25] *Op. cit.*

amoureux d'une jeune fille mais on découvrira qu'il appartient au clan des assassins de ses parents… La fin de ce roman très resserré (52 pages) est aussi heureuse qu'improbable.

Les événements sont aussi très concentrés, en 60 pages, dans *Sur les routes de l'Afrique* d'Eliane Ayetcho Kodjo (Côte-d'Ivoire ?)[26] où un garçon de quatorze ans raconte ses dernières années sur les routes de l'exode, depuis qu'il a dû fuir son village au Libéria, se séparant ainsi de sa famille. Sierra Léone, Guinée, Côte-d'Ivoire… partout il est rattrapé par les atrocités de la guerre et l'enrôlement forcé, dans un exode sans fin. Un plaidoyer pour la paix que le dénouement sans résolution (le personnage continue son errance) rend encore plus noir.

Enfin *Le Retour de l'enfant soldat* de François d'Assise N'dah (Côte-d'Ivoire)[27], aborde la question de la réintégration, la perception des anciens enfants soldats comme monstres ou comme victimes, et plaide pour la tolérance et le pardon.

A ces récits s'ajoutent trois nouvelles parues dans deux recueils écrits par des jeunes dans le cadre de concours organisés par RFI[28].

La Bande dessinée

La guerre est presente dans la bande dessinée, dans des fictions mais également à l'intérieur d'albums à caractère documentaire – ce sont d'ailleurs les seuls ouvrages documentaires existant sur la guerre. *Umwana nk'undi* (" enfant comme un autre ") met en scène le terrible destin de deux enfants livrés à eux-mêmes après l'assassinat de leur parents pendant le génocide, ce qui était le cas de plusieurs milliers d'enfants. La guerre civile de 1997 au Congo est, elle, au coeur de l'album *Chroniques de Brazzaville*[29]. Deux des auteurs, KHP et Lionnel Boussi l'ont vécue, nous dit la quatrième de couverture, comme enfants-soldats dans deux camps opposés ; un vécu qui se perçoit dans leurs histoires, empreintes d'émotion. Dans ce même album, KHP dresse un tableau historique détaillé (il occupe la moitié de l'ouvrage), très documenté, des

---

[26] Eliane Ayetcho Kodjo, *Sur les routes de l'Afrique*. Abidjan : NEI, CEDA, 2007 (JL).

[27] François d'Assise N'dah, *Le Retour de l'enfant soldat*. Abidjan, Vallesse, 2008.

[28] Mariéta Fall (Sénégal), « Nyana » in *Course contre la montre et douze autres nouvelles : Les Inédits 94 de RFI-ACCT*. I11. Zaü. Dakar : NEAS, Vanves: Edicef, 1994 (Jeunesse). Arnauld Mawutondji Dekoun (Togo) et Lionelle Sabrina Fanou (Bénin), "Bleu et vert" ; Théophile Tchagain Kouamouo (Cameroun), « "Peut-être dans une autre vie" *in Le Dernier nomade et dix autres nouvelles. Les inédits 96 de RFI-ACCT.* Dakar : NEAS : Vanves : Edicef, 1996(Jeunesse).

[29] Lionnel Boussi, KHP, Auguste Mtabeto, Jussie Nsana, *Chroniques de Brazzaville*. Paris, L'Harmattan, 2012 (L'Harmattan BD).

dix années précédant la guerre. *Grand-père raconte-nous le Congo*[30], l'une des bandes dessinées historiques parues à l'occasion du cinquantenaire des Indépendances, évoque les quatre guerres civiles que le pays a connues. Ces moments de « tristesse », de « honte » et de « souffrances » (« plus jamais ça ») sont considérés dans cette BD qui souligne les aspects positifs, comme le propre de l'apprentissage de « l'autogestion », car « même quand on mange un fruit sucré, il arrive que l'on se blesse dans la bouche »…

Il ne s'agit pas, dans ces fictions, écrites d'ailleurs uniquemant par des hommes (sauf une) d'apporter des informations sur les guerres en question - souvent, le lieu n'est même pas mentionné ; ils n'en proposent pas, ou très peu, et ils ne sont pas accompagnés de paratextes explicatifs. Il s'agit de « la guerre », et même les protagonistes ne savent pas pourquoi ils se battent. La guerre n'est jamais présentée comme « juste ». Les textes montrent, dénoncent les violences et les souffrances ; ils interpellent le lecteur, l'invitent à l'indignation, à la révolte, au refus de l'indifférence. L'évocation des horreurs est intégrée de manière dialectique avec l'espoir d'un monde meilleur – toutes les fins, sauf une, sont porteuses d'espoir. Dieu n'est jamais mis en cause – la phrase d'A. Kourouma serait alors celle de tous ces auteurs : Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas »…

Les protagonistes en sont des enfants ou des adolescents (sauf dans la nouvelle « Peut-être dans une autre vie »[31], garçons ou parfois, filles – mais les personnages d'enfants soldats sont toujours des garçons. C'est du point de vue des personnages enfants que se fait le récit, mais presque toujours à la troisième personne. L'enfant est montré comme victime du conflit – sauf le personnage de John dans *Charly en guerre*, et Makoutou dans *L'Enfant soldat*. On part souvent d'un état initial heureux qui est brusquement brisé et suivi de la séparation des parents, de l'exode avec de longues marches et des parcours dans des zones en guerres, semés d'épreuves – on y retrouve des motifs de la littérature orale : l'orphelin, le voyage, les terres périlleuses, la forêt, l'eau, la mort. L'errance, l'angoisse, la solitude sont compensées par le courage nécessaire, la solidarité et l'amitié trouvées grâce à des personnages positifs rencontrés sur la route et des retrouvailles finales réconfortantes pour ces enfants trop vite grandis.

---

[30] Mélanie Yhomby-Opango, Thomas Matali, Grégory Kounga ; ill. Serge Diantantu, *Grand-père raconte-nous le Congo*. [Brazzaville], Myk Consulting, 2010.

[31] *Op. cit.*

La réalité de l'enfant soldat n'appartient, bien sûr, pas qu'à l'époque moderne ni n'est une spécificité africaine. Ainsi, dans la littérature : ce personnage apparaît par exemple dans des romans sur la guerre civile aux Etats-Unis et sur la 1ère Guerre Mondiale ; l'enfant de troupe, dans la littérature européenne de la fin XIXe-début XXe. Mais aujourd'hui, dans la littérature africaine (et d'ailleurs), la réalité de l'enfant soldat est toujours appréhendée de manière négative, l'enfant montré comme victime, son enfance volée. Jamais, contrairement à la littérature pour adultes avec laquelle une comparaison approfondie serait intéressante[32], on ne leur attribue une conscience politique, alors qu'il semblerait que cela peut se produire dans la réalité, ni le choix de se battre comme une stratégie de survie (sauf, d'une certaine façon, dans *L'Enfant soldat*.

P. Ngandu soutient que cette thématique récente de l'enfant soldat dans des livres « mettant en scène les horreurs dégradantes dans lesquelles sont impliqués des enfants », « n'est que la suite d'un processus de néantisation dans lequel les adultes entraînent toujours les enfants »[33] et que les textes de la « culture coloniale » (*L'Aventure ambiguë*, *L'Enfant noir*, *Amkoullel, l'enfant peul*) exaltent déjà les souffrances de ceux qu'il appelle « enfants soldats », en étendant le concept, car ils subissaient les supplices de l'école française, le départ forcé, les violences à l'école. Ajoutons que ces violences apparaissent également dans des textes du même genre parus dans l'édition jeunesse, comme ceux de la collection Jeunesse chez Edicef. Pour P. Ngandu, par ailleurs, la figure de l'enfant soldat empêcherait de voir des formes de continuité entre les violences faites à l'enfant en temps de paix et en temps de guerre.

2.2.1.2 La guerre au centre de l'oeuvre : une littérature pour enfants

Pour les plus jeunes, les auteurs abordent souvent la question de la guerre par le biais de contes qu'ils créent. Ainsi, l'album *Afi et le tambour magique*[34], au texte simple, touchant mais tout en retenue, illustré par de belles aquarelles d'Hector Sonon

---

[32] Les titres pour adultes sont nombreux. Signalons parmi les romans *Sozaboy* (*op. cit.*), *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma (2000) et *Johnny chien méchant* d'Emmanuel Dongala (2202) ; parmi les témoignages, *Le Chemin parcouru : Mémoires d'un enfant soldat* de Ishamel Beah (2008).

[33] Pius Ngandu Nkashama, « Les "enfants-soldats" et les guerres coloniales : à travers le premier roman africain » *in Études littéraires*, vol. 35, n° 1, 2003, p. 29-40.

[34] Thécla Midiohouan ; ill. Hector D. Sonon, *Afi et le tambour magique*. Cotonou : Le Flamboyant : Vanves : Edicef, 1999 (Le Caméléon vert).

(Bénin) : la petite Afi, fuyant la guerre, perd ses parents dans la foule mais est recueillie par un vieil homme qui, avant de mourir, lui donne un tambour magique qui lui permettra de retrouver ses parents.
Le protagoniste est aussi une petite fille dans *Ayanda, la petite fille qui ne voulait pas grandir*[35] de Véronique Tadjo, un texte pour tout âge. Quand son père est enrôlé comme soldat et disparaît, Ayanda décide de rester petite, mais pour aider sa famille elle recommence à grandir et devient géante pour chasser les bandits qui terrorisent le village ; elle retrouvera enfin une taille normale et reprendra sa vie heureuse et apaisée. Ce n'est plus l'enfant victime mais une héroïne qui prend son destin en main et se bat ; de même dans *Kétama l'enfant élue*[36], où une petite fille qui communique avec les animaux participe au sauvetage de son village et à l'exode de ses habitants, loin des soldats qui les ont parqués. Les enfants jouent un rôle actif et positif aussi dans *Les Colombes de la paix*[37] d'Ansomwin Ignace Hien (Burkina Faso), lorsque la violence éclate contre des réfugiés venus de l'étranger.

Egalement accessible à des enfants mais dans un registre complètement différent, signalons un témoignage exceptionnel, l'unique livre sur la guerre publié par Bakamé, le seul éditeur jeunesse au Rwanda. *Tambours pour la paix*[38] est un petit recueil de courts poèmes écrits et illustrés, dans le cadre d'un concours organisé par la Belgique, par des enfants de pays qui ont connu ou connaissent la guerre comme le Rwanda, le Burundi, le Congo... Une parole brute qui, dans sa maladresse même parfois, interpelle violemment le lecteur, comme celui intitulé "À quatre ans j'étais déjà vieille".

2.2.2 La guerre, une partie de la vie

Dans nombre d'ouvrages la guerre apparaît non pas au centre de l'œuvre mais comme un élément intégré « naturellement » dans le récit, comme faisant partie des circonstances normales de la vie. L'intrigue de *La Saison des criquets*[39] de Ferdinand Kibinza (Congo) tourne autour de la recherche des coupables de l'incendie

---

[35] Véronique Tadjo ; ill. Bertrand Dubois, *Ayanda, la petite fille qui ne voulait pas grandir*. Arles : Actes Sud junior, 2007, et ill. Kyoko Dufaux. Abidjan, CEDA, Nouvelles éditions ivoiriennes, 2009.

[36] Gilles Ragain ; ill. Amidou Badji, *Kétama l'enfant élue*. Dakar, BLD, 2009.

[37] Ansomwin Ignace Hien ; ill. Bab's Décor, *Les Colombes de la paix*. Ouagadougou : Découvertes du Burkina, 2006.

[38] [Collectif], *Tambours pour la paix*. Kigali : Bakamé, 2003.

[39] Ferdinand Kibinza ; ill. Djobiss, *La Saison des criquets*. Brazzaville : Mokand'Art, 2004.

d'une maison par une bande d'enfants : il est simplement expliqué au début du récit qu'ils avaient trouvé leur maison détruite en revenant à Banda, leur village, après la guerre et neuf mois de misère et d'errance dans la forêt. Le départ à cause de la guerre est aussi le point de départ du récit dans *À la courbe du Joliba*[40] de Maryse Condé (Guadeloupe).
L'Enfant sorcier[41] de Caya Makhélé (Congo) met en scène un jeune en fuite dans un pays livré à la guerre (l'Angola) qui se joint pour un temps à des soldats par peur de dire non (et s'avère plus malin qu'eux), mais le récit est centré sur la problématique des « enfants sorciers ». Dans *Les Diamants de Kamituga*[42] de Séraphin Kajibwami (RDC), l'intrigue a comme toile de fond les conflits du Sud-Kivu.
Dans *Le Jeu de Carlos*[43] de Denis Avimadjessi (Togo), c'est au cours du récit sur un citadin à la campagne et sur des conflits familiaux qu'il est question des anciennes guerres tribales et des blessures qu'elles ont laissées aux deux générations suivantes.

2.2.3 Construire la paix

Le Vieux char[44] de Vincent Nomo (Cameroun) raconte, avec des images saisissantes, une histoire insolite et véridique : comment un vieux char est réparé et "recyclé" comme tracteur, pour ramener la vie à un village ravagé par la guerre ; malgré sa vulnérabilité, il finit par vaincre. C'est peut-être l'œuvre la plus remarquable parmi celles très nombreuses, dans divers genres, qui sont là pour livrer un message contre la guerre, pour prévenir les conflits, pour défendre la paix et la vie.
Kiwo et Mimosa[45] de Fatou Ndiaye Sow (Sénégal), dans une collection sur les droits des enfants, illustre le droit à vivre en paix à travers la lettre qu'un garçon, dans un camp de réfugiés de guerre, adresse à un ami. *Et si nous écoutions nos enfants?*[46] de Flore Hazoumé (Côte-d'Ivoire) paraît dans une collection dont le titre affiche clairement l'intention,

---

[40] Maryse Condé ; ill. Letizia Galli, *À la courbe du Joliba*. Paris : Grasset Jeunesse, 2006 (Grands Lecteurs).
[41] Caya Makhélé ; ill. Ifé Orisha, *L'Enfant sorcier*. Paris : Acoria Jeunesse, 2000 (Partage).
[42] Séraphin Kajibwami, *Les Diamants de Kamituga*. Paris : Afrian Artists for Development,2010.
[43] Denis Avimadjessi ; ill. Taofik Atoro, *Le Jeu de Carlos*. Lomé : Haho : Agence de la Francophonie
BRAO, 1998.
[44] Vincent Nomo, *Le Vieux char*. Yaoundé : Akoma Mba, 1996.
[45] Fatou Ndiaye Sow ; ill. Karim Gangué, *Kiwo et Mimosa*. Dakar : NEAS, 2003 (Mouss).
[46] Flore Hazoumé, Mouvement mondial en faveur des enfants ; ill. Claire Mobio, *Et si nous écoutions nos enfants?*. Abidjan : CEDA : Unicef, 2002 (Changer le monde avec les enfants).

« Changer le monde avec les enfants » : dans un quartier d'Abidjan, des familles d'ethnies et de religions différentes vivent en harmonie mais à l'occasion d'élections familles musulmanes et chrétiennes s'opposent violemment ; ce seront les enfants qui, avec l'appui du curé et de l'imam, trouveront un moyen de réconciliation pour leur entourage. De même que dans *Les Colombes de la paix* (*op. cit.*), l'enfant est l'artisan de la paix : on attribue aux jeunes la capacité d'agir décisivement sur le monde des adultes - comme dans tant de livres d'aventures pour enfants d'ailleurs ; mais sur un sujet si réel et si grave, on peut se demander si les capacités de résistance et d'action des enfants ne sont pas mieux représentées par le biais du conte.

Koumanthio Zeinab Diallo (Guinée) a publié deux livres au service de ses idées : des poèmes, plutôt sombres, pour la paix et dénonçant la guerre, avec des mots et des idées d'adulte, dans *Pour les oiseaux du ciel et de la terre*, et une pièce de théâtre très écrite, statique, *La Mort de la guerre*[47], où des enfants touchés par la guerre décident d'enterrer la guerre, dans une mise à mort symbolique qui ne se prête pas bien au jeu.

Bien d'autres textes transmettent, de manière moins appuyée et à hauteur d'enfant, un message de paix. De Fatou Keïta (Côte-d'Ivoire), par exemple, *Le Chien qui aimait les chats* et *La Véritable histoire du singe*[48]. Enfin, revenons à Véronique Tadjo avec son conte moderne « La Guerre du feu » où le conflit entre deux clans engendre guerre et destruction mais où l'espoir est affirmé qu'un jour, il n'y aura pas de guerres, et avec *Si j'étais roi, si j'étais reine*[49]. Sur le thème « changer le monde », ce grand album exprime en peu de mots, accompagnés de portraits de rois et de reines du Ghana, du Congo, d'Égypte…, des vœux d'enfants. Ils vont des plus attendus (richesse, pouvoir, courage…) et des plus enfantins (ne pas aller à l'école, s'endormir facilement…), jusqu'à des souhaits et des rêves autrement ambitieux : paix, abolition de la pauvreté, préservation de la terre…

Conclusion

[47] Koumanthio Zeinab Diallo, *Pour les oiseaux du ciel et dela terre*. Ill. Youssouf Ben Barry "Oscar". Conakry : Unicef, 1997 et *La Mort de la guerre*. Conakry : Ganndal : Lynda, 2000.

[48] Fatou Keïta ; ill. Les Studios Zohoré, *La Véritable histoire du singe*. Abidjan : Nouvelles éditions Ivoiriennes, CEDA, 2006, et Ill. Lassane Zohoré. *Le Chien qui aimait les chats*. Abidjan : CEDA, Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 2009.

[49] *Si j'étais roi, si j'étais reine.* Abidjan : NEI, 2004(Le Bois sacré).

Comme dans la littérature africaine pour adultes, avec laquelle les passerelles sont naturellement nombreuses, la guerre est très présente dans les œuvres pour les jeunes. Ces œuvres s'adressent à différents âges à partir de 5 ans et prennent forme dans tous les genres. Celles, nombreuses, pour les adolescents autour des guerres récentes sont très dures, très près des réalités ; dans celles pour les plus jeunes les auteurs ont le souci d'épargner davantage leurs lecteurs.
L'enfant ou le jeune est presque toujours le protagoniste dans les ouvrages évoquant des guerres après les Indépendances. Il n'en est pas le héros : il en est la victime. Mais il n'est pas faible. Il peut même réagir et devenir un acteur pour la paix, et il est porteur d'espoir pour le futur.
Les auteurs sont des écrivains reconnus qui s'adressent de manière cohérente tantôt aux adultes, tantôt aux jeunes, ou bien des auteurs spécialisés jeunesse plus ou moins confirmés, ou enfin des jeunes eux-mêmes ; les illustrateurs montrent des styles et des niveaux de maîtrise différents. Ils abordent le plus souvent des conflits ayant lieu dans leur pays ou leur région, mais parfois dans d'autres parties d'Afrique, puisqu'ils se sentent concernés par tout le continent – ainsi I. Baba Kaké, guinéen, publie à Dakar et Yaoundé une épopée de l'Afrique australe (*op. cit.*). Parmi les guerres récentes, la seule présente hors Afrique est la guerre de Bosnie[50].
Les conflits récents évoqués sont dépourvus de sens. Ils sont parfois identifiables et il peut arriver qu'un lecteur étranger au pays ne découvre que ce conflit a existé qu'à la lecture de l'ouvrage.
Ces écrivains témoignent, dénoncent, préservent la mémoire.

> "Il n'est pas toujours possible de « *dire la guerre* ».Celle-ci déborde les limites de l'imaginaire, et les paroles deviennent insuffisantes pour ébranler les translations des galaxies. Des formes illusoires, mais si réelles : elles jaillissent à la manière des serpents d'eaux, lorsque les monstres aquatiques affleurent à la surface du lac. L'écriture les trace, les reconstitue, signe par signe, trait par trait. Miracle de l'écriture par la fiction. Saisir le moment, arrêter le temps, figer les passions et les volontés. Évacuer les idées des abominations primitives. L'Écrivain a toujours été le maître des paroles de la Liberté."

[50] Firmin Some; ill. M'Pa Léonard Palm, *Elsa mon amie*. Ouagadougou : La Muse, 1994.

Pius Ngandu Nkashama[51]

[51] Note préliminaire à "Yolena" in *Mariana (roman) suivi de Yolena et de La Chanson de Mariana (récits)*(*op. cit.*).